Menissier, Constant
Le colonel de hussards

Menissier et de Chavanges.

colonel de hussards.

Musique de M. Alexandre.

1824.

LE COLONEL
DE HUSSARDS,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES, A GRAND SPECTACLE,

PAR MM. MÉNISSIER ET DE CHAVANGES,

MUSIQUE DE M. ALEXANDRE, BALLETS DE M. ANIEL, DÉCORS DE MM. CICERI ET GIGUN;

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE St.-MARTIN, LE 9 NOVEMBRE 1824.

Prix : 1 Fr. 25 Cent.



PARIS,
POLLET, LIBRAIRE, ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,
RUE DU TEMPLE, Nº 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.

1824.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE DE ROSINSKI, colonel de hussards.	M. Gobert.
LE BARON DERVITZ, maréchal-de-camp.	M. Dugy.
ALFRED DE RADZIWIL, lieutenant-colonel de lanciers.	M. Ménier.
STANISLAS, adjudant sous-officier de hussards.	M. Moessard.
PIERRE, paysan, neveu de Stanislas.	M. Vissot.
LE CLERC, valet-de-chambre français d'Alfred.	M. Signol.
EUDOXIE, jeune artiste.	Mlle Jonas.
GUSTAVE, fils inconnu d'Eudoxie.	Mlle Bordes.
BERTHE, gouvernante d'Eudoxie.	Mme Saint-Amand.
POLESKA, fiancée de Pierre.	Mlle Stéphanie.
Hussards.	
Paysans, Paysannes.	
Domestiques.	
Garde de chasse.	

La scène se passe en Pologne. Les deux premiers actes dans la terre du comte de Rosinski, et le troisième dans celle du baron Dervitz.

Vu au Ministère de l'intérieur, conformément à la décision de S. Ex., en date de ce jour.

Paris le 15 août 1824.

Par ordre de Son Excellence,

Le chef adjoint au Bureau des Théâtres.

COUPART.

Imprimerie de Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, No 46, au Marais.

LE COLONEL
DE HUSSARDS,
MÉLODRAME EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente, dans les premiers plans, à droite, le commencement de la forêt dépendante du domaine de Rosinski; à travers les arbres, au fond, toujours du même côté, une maisonnette à l'Italienne, dont le mur, en se dirigeant vers la gauche, s'arrête au trois-quarts du théâtre; à gauche des arbres de la même forêt qui, en formant berceau avec ceux de droite, dans les trois premiers plans, offrent un abri et un rendez-vous. Entre la fin du mur et les arbres de gauche, est une trouée qui laisse voir d'abord la campagne, et ensuite une colline qui prend derrière la maison, et va se perdre à gauche du même côté. Au troisième plan, est une chaumière en verdure élevée par les soins du colonel, pour le passage de la comtesse. Le jour commence à paraître.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE, POLESKA, *sortant de chez Eudoxie.*

PIERRE.

Y a-t-il assez long-temps que tu me fais attendre? Les garçons, les jeunes filles du village, et les hussards qui sont ici en cantonnement vont arriver pour faire l'exercice, j'naurons pas l'temps d'nous dire un petit mot d'amour.

POLESKA.

Nous allons nous marier, j'aurons ben l'moment.

PIERRE.

Puisque tu renvoies notre amour après la noce, dis-moi donc, Poleska, qu'c'est donc que c'te jeune femme qui demeure là-dedans, et qui s'promène tous les matins en pleurant, soupirant, et en faisant de grands bras?

POLESKA.

Tu l'sais ben, nigaud, elle est folle.

PIERRE.

Folle! et d'quoi?

POLESKA.

J'l'ignorons.

PIERRE.

Ça n'est pas vrai, mamselle; vous portez du lait tous les matins dans la maison; la vieille Berthe, la gouvernante, vous a prise en amiquié, elle est bavarde, vous êtes curieuse, et vous devez savoir...

POLESKA.

J'te dis qu'non.

PIERRE.

Vous avez des secrets pour moi, c'est bon; j'ne voulons plus être votre mari.

POLESKA.

Oh! mon petit Pierre... tu m'promets d'ne rien dire.

PIERRE.

Oui, oui.

POLESKA.

Eh ben! écoute.

PIERRE.

J'suis toute oreille.

POLESKA.

Madame de Rosval, qui a un autre nom dont je n'me souviens pas, est d'venue folle, parce que son amant, d'après les conseils d'un mauvais sujet, l'a abandonnée, elle et son enfant. V'là qu'tout-à-coup la vue de c't'enfant, qui lui rappelait son infidèle, lui inspira tant de haine pour lui, que Berthe, touchée de pitié, lui proposa de s'en séparer pendant quelque tems; la mère y consentit, et Berthe s'embarqua avec le marmot dans une voiture publique. Mais v'là que dans un bois qu'il fallait traverser, des voleurs tombent sur eux, ils saisissent le pauvre enfant qui avait déjà cinq ans, et la vieille, pendant qu'on l'entraînait plus loin, le vit jeter dans un taillis épais. Elle s'évanouit; mais le matin, après avoir rouvert les yeux, se trouvant à l'entrée du bois, elle n'eut rien de plus pressé que de retourner au buisson qu'elle avait remarqué; juge de sa douleur quand elle ne trouva plus que des traces de sang... Berthe, désespérée, revint en tremblant chez sa maîtresse, qui, à peine loin d'son enfant, le r'demandait à grands cris. Berthe chercha long-tems à lui cacher son malheur, mais une imprudence la mit au fait... Alors, sa tête qui

était déjà affaiblie, se perdit entièrement; elle jeta des cris horribles, s'arracha les cheveux en s'accusant de la mort de son enfant, et Berthe, au bout de deux ans, voyant que rien ne changeait son état, vint s'établir dans cette campagne, où, afin de dépister les curieux, elle la fit passer pour veuve, et où, depuis trois mois qu'elle est au milieu de nous, chacun la plaint, l'aime et la respecte.

PIERRE.

C'est-il une histoire ça! J'en avons l'cœur gros.... (*On entend un son de trompette.*) Mais j'entends les hussards, nos paysans sont avec eux... Vite, vite, à ton affaire; not'oncle le vieux Stanislas ne plaisante pas.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, STANISLAS, HUSSARDS, PAYSANS, PAYSANNES.

(*Les hussards se rangent en bataille au fond, les paysans sont à gauche et les jeunes filles à droite, ayant à leur tête Stanislas, Pierre et Poleska.*)

STANISLAS.

Alte; front; à droite; alignement; fixe; reposez vos armes; en place, repos.

PIERRE ET POLESKA.

Bonjour, mon oncle.

STANISLAS.

Bonjour, mes enfans.

PIERRE.

Avez-vous pensé à not'contrat, mon oncle?

STANISLAS.

Il ne s'agit pas de ça pour le quart d'heure. (*élevant la voix*) Voyons, avez-vous retenu ce que je vous ai dit hier soir! Qui est-ce qui arrive ici aujourd'hui?

POLESKA.

La comtesse de Walmoden, une jolie russe qui va épouser M. Alfred de Radziwil.

STANISLAS.

Où doit-on faire la noce?

PIERRE.

Au château de M. le baron Dervitz, son oncle, qui passera ici dans la matinée.

STANISLAS.

Et vous rappelez-vous la chose la plus importante?

POLESKA.

Oui, oui, mon oncle; M. de Rosinski, notre maître, qui a bâclé le mariage, veut profiter du peu d'instans que Mme la comtesse doit passer dans ses domaines, pour lui donner une fête champêtre et militaire.

STANISLAS.

Ainsi, songez tous à bien faire votre devoir... ou morbleu.

TOUS.

Soyez tranquille, monsieur Stanislas.

STANISLAS.

Voyons, répétez un peu vos leçons. (*à Pierre et à Poleska qui causent*) Allons donc, paresseux, à la tête de vos régimens.

PIERRE ET POLESKA, *effrayés.*

Voilà, voilà!

STANISLAS.

Garde à vous, hussards.

PIERRE ET POLESKA.

Rangez-vous donc.

STANISLAS.

Portez armes.

POLESKA.

Vous, présentez vos bouquets de la main droite; *comme ça.*

PIERRE.

Eh! non, de la main gauche, l'côté du cœur.

POLESKA.

J'te dis que non.

PIERRE.

J'te dis que si.

POLESKA.

Taquin!

PIERRE, *frappant du pied.*

Obstinée!

STANISLAS.

Allons, allons, v'là les officiers supérieurs qui se disputent; il va y avoir une affaire d'honneur, c'est sûr... vous êtes bien faits pour être époux, mêmes caractères.... Maintenant, aux manœuvres; faites faire demi-tour à droite à vos troupes : et vous, hussards, division en avant, guide à droite, marche. *Manœuvres ; les jeunes filles se trouvent au milieu des hussards et des paysans. Les hussards sont mêlés avec les jeunes filles, et empêchent, en riant, les paysans d'arriver près d'elles. Dispute moitié gaie, moitié sérieuse ; réclamation des paysans, confusion, etc.*

PIERRE.

Voici le colonel.

SCÈNE III.

ROSINSKI, GUSTAVE, PIERRE, POLESKA, STANISLAS, HUSSARDS, PAYSANS, PAYSANNES.

A la vue du colonel, les hussards vont précipitamment reprendre leurs postes; les paysans se saisissent du bras de leurs compagnes, et se moquent à leur tour des hussards, qui n'osent bouger.

STANISLAS.

Colonel! voici le détachement que vous avez demandé; un second, selon vos ordres, se dirige en ce moment vers la terre de monsieur le baron de Derwitz.

ROSINSKI.

Bonjour, mes braves; bonjour, mes amis.

GUSTAVE, *courant se jeter dans les bras de Stanislas.*

Comment te portes-tu, Stanislas?

STANISLAS, *l'embrassant.*

Pas mal. Te voilà levé de bonne heure, l'ancien.

GUSTAVE.

J'ai voulu venir passer l'inspection du régiment avec mon bon ami.

ROSINSKI.

Eh bien! mon vieux Stanislas, es-tu content de ton corps d'armée?

STANISLAS.

Pour les hussards, oui..... Mais, quant aux jeunes filles, ne m'en parlez pas; il n'y a pas de régiment si difficile à mener.

POLESKA ET LES JEUNES FILLES.

Ah! mon oncle! ah! monsieur Stanislas.

STANISLAS.

Silence! sous les armes.

ROSINSKI, *riant.*

Tu ne connais pas ce genre de soldats.

STANISLAS, *entre ses dents.*

Oh! je sais bien que si on rassemblait tous ceux de cette espèce que vous avez commandés, il y aurait de quoi faire un fameux corps d'observation.

ROSINSKI.

Tu as raison..... Où es-tu donc, mon général?

STANISLAS, *de mauvaise humeur.*

Mon général! mon général..... vous ne ferez jamais qu'un mauvais sujet de votre protégé.

ROSINSKI.

Allons, allons; ne te fâche pas; n'es-tu pas là pour réparer ce que je défais. (*aux hussards*) Enfans, vous avez assez travaillé, depuis ce matin, pour vous rafraîchir un instant; des provisions ont été portées sous cette feuillée. (*à Gustave*) Général, tu vas les conduire.....

GUSTAVE.

Oui, colonel.

ROSINSKI, *aux paysans.*

Quant à vous, mes amis, retournez chez vous, et souvenez-vous que dans deux heures il faut être sur la route, le bouquet à la main, pour guetter l'arrivée de la charmante comtesse de Walmoden.

GUSTAVE, *mettant le sabre à la main.*

Garde à vous, portez armes; par le flanc droit à droite; par file à gauche et pas accéléré, marche. (*Les hussards suivent Gustave; Poleska et Pierre, à la tête des paysans, sortent du côté opposé.*)

SCÈNE IV.

ROSINSKI, STANISLAS.

ROSINSKI.

Ah ça, maintenant que nous voilà seuls, tu vas, j'espère, me dire ce que tu as appris sur le compte de la belle inconnue qui habite ce pavillon isolé?

STANISLAS.

Comment, mon colonel? arrivé d'hier à votre terre, où votre régiment est en cantonnement, vous occuperiez-vous déjà.....

ROSINSKI.

Allons, ne vas-tu pas encore me prêter de mauvaises intentions?

STANISLAS.

C'est que je vous connais, mon colonel.

ROSINSKI, *riant.*

C'est vrai que tu m'as vu faire de bons tours.

STANISLAS.

Oui, des tours..... des actions.

ROSINSKI, *sévèrement.*

Stanislas!

STANISLAS.

Monsieur de Rosinski, mes longs services, le bonheur que

j'eus de vous sauver la vie dans cette fameuse bataille, sur les bords du Niemen, m'ont donné le droit de vous parler avec franchise, et, malgré les principes que vous avez adoptés, je vous crois trop juste pour ne pas avouer que jamais mal à propos je n'ai pris la parole.

ROSINSKI.

Pardon, mon vieil ami, tu as raison; js suis un peu mauvais sujet;.... mais, aujourd'hui..... oh! assurément, tu te trompes. A peine arrivé au château, l'éloge d'une femme qui, dit-on, est folle par amour, est dans toutes les bouches..... on la dit jeune, aimable, autant que belle..... Cette infortunée vit très-retirée..... Quoi de plus naturel que de s'intéresser au sort d'une femme charmante et malheureuse? Elle est venue s'établir sur mes domaines..... retiens bien cela, Stanislas; il est du devoir d'un homme généreux de chercher toujours à secourir ses semblables; et si je veux adoucir les maux de cette jeune victime du sort, c'est pour remplir cette loi qui doit être gravée dans tous les cœurs.

STANISLAS, *à part.*

Dieu le veuille!

ROSINSKI.

Eh bien! ces renseignemens?

STANISLAS.

Ma foi, mon colonel, j'ai vu la vieille gouvernante, je lui ai dit que M. de Rosinski, propriétaire de ce domaine, désirait lui parler: à votre nom, elle a paru un peu saisie..... et cela m'a semblé naturel, c'est une femme.

ROSINSKI, *impatienté.*

Enfin!

STANISLAS.

Enfin, comme j'ai craint de vous rapporter ses réponses tout de travers, je lui ai dit de vous parler. Elle-même vient en ces lieux, la voilà..... je vous laisse, et vais voir si les hussards observent bien la discipline.

(*Il entre dans la tente en haussant les épaules.*)

SCÈNE X.

ROSINSKI, BERTHE.

BERTHE, *arrivant, et sans voir le colonel.*

Mon colonel veut vous voir, m'a dit ce vieil hussard, en retroussant sa moustache. Je ne pouvais pas refuser à monsieur le comte..... On le dit si méchant..... il séduit toutes les femmes... j'ai le frisson.

ROSINSKI.

Une vieille femme aime toujours à jaser... attention.

BERTHE.

Ces informations sur Eudoxie m'inquiètent; prenons garde de la compromettre.

ROSINSKI, *réfléchissant.*

Un air de bonté... des paroles douces. .

BERTHE, *s'avançant.*

Allons du courage... (*apercevant Rosinski*) Ah !

ROSINSKI.

Ne craignez rien, ma bonne...

BERTHE, *osant à peine le regarder.*

Monsieur le comte...

ROSINSKI.

Remettez-vous; ma présence ne doit vous inspirer aucune crainte, et l'intérêt que je porte aux habitans de...

BERTHE, *à part, mettant ses lunettes.*

Mais il a l'air fort aimable.

ROSINSKI.

Croyez que si j'avais connu plus tôt les malheurs de votre jeune parente.

BERTHE, *vivement.*

Elle n'est point ma parente.

ROSINSKI.

Je croyais.

BERTHE, *à part.*

C'est un très-bel homme!

ROSINSKI, *à part.*

Allons la vieille est à moi.

BERTHE.

Je suis à son service.

ROSINSKI.

Elle se nomme?

BERTHE.

Eudo.... (*se reprenant*) Emma de Rosval.

ROSINSKI, *à part.*

Emma.... c'est charmant..... nom divin.....

BERTHE, *à part.*

J'ai failli me trahir. (*haut*) Depuis la mort de son époux et d'un enfant qu'elle chérissait, sa raison.....

ROSINSKI.

Je le sais..... dites-moi, cette folie dure-t-elle toujours?

BERTHE.

Non, monsieur le comte; mais sa raison, qui revient par in-

tervalles, ne lui rend pas le bonheur.... si jeune et si jolie, être aussi malheureuse !

ROSINSKI.

Jeune..... jolie..... de mieux en mieux, folle par amour conjugal.... je ne pouvais trouver cela qu'ici.

BERTHE.

Elle a besoin.

ROSINSKI.

De consolations.... c'est naturel, et je veux.... j'ai toujours été très-fort pour les consolations.

BERTHE.

Les secours de la médecine n'ont pu jusqu'à ce jour adoucir sa cruelle situation.

ROSINSKI.

Je le crois bien..... les peines du cœur..... est-ce que les médecins connaissent cela?.... je prétends lui rendre la raison moi..... quel plaisir..... quel bonheur de pouvoir me dire : Rosinski, Emma te doit l'oubli de ses maux, les charmes de son existence....

BERTHE.

Ah ! si vous faisiez un tel miracle, croyez que ma reconnaissance....

ROSINSKI, *réfléchissant.*

Je suis sûr de la guérison.... j'ai un médecin très-habile.... je vais le prévenir ; mais il faudrait dépayser la malade, la mener dans un autre lieu ; par exemple.... au château.

BERTHE, *hésitant.*

A votre château ?

ROSINSKI.

Oui, à mon château..... Cela peut d'autant mieux s'arranger, qu'après la noce, je retourne à Varsovie..... ainsi vous serez seules.... libres.... entièrement libres.... vos moindres désirs seront satisfaits.... votre charmante Emma pourra y jouir de cette tranquillité si nécessaire à sa position.... il faut que je la voie à l'instant.

BERTHE.

Elle ne peut recevoir.

ROSINSKI.

Je brave la consigne.

BERTHE.

Votre vue pourrait lui causer un accès. Là voila. (*Ici Eudoxie paraît sur la montagne, conduite par Poleska.*)

ROSINSKI.

Je suis impatient....

BERTHE.

Au nom du ciel ! monsieur le comte.

ROSINSKI.

Laissez-moi... Ne craignez rien... Je vais donc enfin la voir. (*Il se retire à l'écart.*)

SCÈNE VI.

ROSINSKI, EUDOXIE, BERTHE, POLESKA. *Eudoxie, appuyée sur Poleska, descend la montagne et s'avance doucement sur le devant de la scène ; son œil est fixe ; elle paraît occupée d'une idée éloignée.*

ROSINSKI.

Elle est charmante !

EUDOXIE.

Que cette campagne est belle ! J'avais besoin de respirer... (*serrant le bras de Poleska*) Tiens, le vois-tu ?... Il vient vers nous, je l'aperçois... là-bas.

BERTHE.

Ma chère maîtresse !

EUDOXIE, *l'éloignant sans la regarder.*

Le voilà... Il s'approche... Cher époux !... Mais, non, il se détourne... Il ne veut plus me voir... Que je suis malheureuse !

ROSINSKI.

L'aimable personne ! (*à part*) Il était temps que je vinsse la consoler.

EUDOXIE.

Il ne veut plus me voir !.. Mais n'importe ; l'ingrat, qu'il parte ; il me reste au moins le gage de son amour... (*ouvrant les bras*) Cher enfant, viens sur mon cœur..... Quelle pâleur sur son visage Il souffre..... Dieu ! Que vois-je ? du sang !.... Ah ! c'est moi qui l'ai assassiné ! (*Elle tombe dans les bras de Berthe.*)

BERTHE, *à part.*

O ciel ! Elle va trahir son secret.

ROSINSKI.

Assassiné !.. que dit-elle ?

BERTHE, *faisant asseoir Eudoxie.*

Rien, rien.... monsieur le comte..... sa pauvre tête ! (*apercevant que sa maîtresse ouvre les yeux*) Elle revient à elle ; je crains que la présence d'un inconnu...

ROSINSKI.

Soyez tranquille, je serai prudent...

EUDOXIE.

Ah ! te voilà, ma bonne Berthe..... Et toi, aussi, Poleska. (*apercevant Rosinski, avec effroi*) Quel est cet homme ? (*Elle veut fuir.*)

ROSINSKI.

Arrêtez, Madame, et daignez répondre à celui qui se croirait le plus heureux des hommes, s'il pouvait vous être de quelque utilité.

BERTHE, *à part.*

Je tremble que ses réponses ne contredisent.....

EUDOXIE.

Mais, monsieur..... qui..... êtes-vous?

ROSINSKI, *cherchant à lire dans sa pensée.*

Peut-être avez-vous entendu parler quelquefois du colonel de Rosinski ?

EUDOXIE, *effrayée, comme frappée d'un souvenir.*

Rosinski !.... Rosinski..... ce nom-là ne m'est pas inconnu.

ROSINSKI.

Je ne le pense pas ; madame, en guerre comme en amour, il obtint quelque succès ; et si je pouvais joindre à tant de bonheur celui de vous inspirer un peu de confiance..... (*Pendant qu'il parle, Eudoxie est retombée dans sa rêverie mélancolique.*)

PIERRE, *dans la coulisse.*

Monsieur le comte ! monsieur le comte !

ROSINSKI.

A l'autre maintenant.

PIERRE, *paraissant.*

M. le comte, Monsieur de Radziwil, qui précède de quelques instans madame la comtesse de Walmoden, vient de descendre de cheval, et se dirige de ce côté.

EUDOXIE, *levant précipitamment la tête.*

Walmoden !.... ah ! ma bonne, fuyons, fuyons.....

ROSINSKI.

Qu'avez-vous donc, madame ?

EUDOXIE.

Laissez-moi !.... laissez-moi ! (*Elle rentre vivement, suivie de Berthe et de Poleska.*)

SCÈNE VII.

ROSINSKI, puis ALFRED, LE CLERC.

ROSINSKI.

Que signifie cette terreur ?.... n'importe, elle est divine !

j'en suis fou ; à quelque prix que ce soit, elle m'appartiendra.

ALFRED, *entrant.*

Ah ! te voilà enfin, mon cher Rosinski!

ROSINSKI.

Et arrive donc, paresseux..... Ah! mon Dieu, quel air sombre! dirait-on, à ta mine, que demain tu te maries à une des femmes les plus aimables de l'Europe.

ALFRED.

Rosinski, toi seul connais l'état de mon cœur, qu'il me soit permis de t'y laisser lire un moment, quand, lorsqu'en d'autres lieux je suis si souvent obligé de me contraindre.

ROSINSKI.

Parbleu! je le crois bien; il serait beau vraiment qu'on apprît que tu allais sacrifier tes espérances de fortune à une petite Eudoxie, qu'on dit bien jolie, bien coquette; ça m'est égal, je ne la connais pas..... et qui de plus te trompait!

ALFRED.

Me trompait!

ROSINSKI.

Eh! oui morbleu! as-tu donc déjà oublié cette lettre que ton ancien valet-de-chambre, que tu as élevé au grade d'intendant, le brave Le Clerc, trouva chez ta maîtresse; et qu'elle écrivait à ce jeune peintre aussi ignoré qu'elle?

ALFRED.

L'oublier.... non, elle est là sur mon cœur, elle le brûle.... perfide Eudoxie !

ROSINSKI.

Où en serais-tu si tu n'avais eu un ami tel que moi; quand tu me confias ta passion, je pris des renseignemens sur l'objet de tes vœux, et il ne me fallut pas un mois pour me convaincre que si ta fidèle et tendre Eudoxie était assez ambitieuse pour aspirer à la main de l'héritier du baron de Dervitz, elle n'était pas encore assez peu sentimentale pour n'avoir point donné son cœur à un rival d'autant moins facile à soupçonner, qu'elle l'avait choisi dans une classe inférieure à la tienne.

ALFRED.

Grands dieux! tu as raison; je dois l'oublier.

ROSINSKI.

Dans les commencemens tu ne voulais pas me croire, et il a fallu qu'une preuve sans replique.....

ALFRED.

Ta manière de penser à l'égard des femmes est si bien connue, qu'il était permis de douter.

ALFRED.

Voilà !.... ma manière de penser, ils n'ont tous que cela à me dire..... qu'a-t-elle donc de si extraordinaire, voyons?.... objets divins, placés dans la vie pour charmer nos instans, les femmes méritent-elles qu'on pense autrement d'elles?

ALFRED.

Rosinski, sois franc; pendant la guerre, les excès auxquels tu te livras contre un sexe faible; pendant la paix, les perfidies dont, sans scrupule, tu te rendis coupable envers les femmes, n'ont-ils donc laissé dans ton cœur aucun remords?

ROSINSKI.

Eh! mon ami, en amour tout est permis..... cependant s'il faut m'expliquer..... je ne sais pas ce que j'ai là..... quelquefois c'est comme un ennui..... par exemple, le matin en me réveillant, mais bah..... je saute hors du lit, je retrouve ma gaîté, et puis en voilà jusqu'au lendemain matin.

ALFRED.

Ainsi un moment au moins tu reconnais tes torts.....

ROSINSKI.

Oui, sans doute, je suis forcé d'en convenir..... je suis un mauvais sujet, et cette certitude commençait à me poursuivre; mais, ne pouvant mieux faire, je continuai ma manière de vivre, quand le ciel lui-même m'offrit les moyens de me distraire, et de prouver que chez moi la légèreté envers les femmes n'étouffait pas tous sentimens humains. Il y a un an à peine, de retour en Pologne, j'étais chez le comte de Roselli: un matin que, le fusil sous le bras, j'errais dans les bois qui environnent le château, tout à coup du bruit se fait entendre dans le taillis..... je tire..... un cri aigu part, je suis mon fidèle médor, et je trouve un enfant de quatre ans que mon plomb avait effleuré à la joue, et dont mon chien léchait la blessure: saisir cette petite créature, la couvrir de baisers, arrêter son sang, courir au château, tout cela fut l'affaire d'un instant; tiens, dis-je à mon vieux Stanislas, voilà ma chasse, c'est un enfant que le ciel m'envoie; élève-le, corrige-le quand je le gâterai; je n'ai pas d'héritier, je l'adopte; et puisque j'ai manqué de lui ôter l'existence, il est trop juste que je fasse tout pour embellir sa vie; bien plus, en le comblant de bienfaits, en l'élevant en honnête homme, en brave militaire, Dieu peut-être me pardonnera les fautes que je ne puis m'empêcher de me reprocher. Que te dirai-je? depuis un an mon petit Gustave est tout pour moi; il me semble que la présence de cet ange me réconcilie avec moi-même, et serait seule capable de me ramener à la vertu, et ma tendresse pour lui est si vive que,

dussai-je lui donner ma vie, il n'est rien que je ne sacrifie pour assurer son bonheur.

ALFRED.

Bien, Rosinski.

ROSINSKI.

Cela n'empêche pas cependant que les femmes ne soient toutes coquettes, charmantes, délicieuses, inconstantes....

ALFRED.

Toutes..... hélas! j'ai cru un instant qu'au moins une seule.....

ROSINSKI, *lui serrant la main.*

Ah! c'est juste..... tu as raison, il n'y en a qu'une, et c'est celle que je t'ai donnée, et moi aussi, ébloui par ses attraits, j'osai lui adresser mes vœux; si tu savais comme elle me reçut..... je voulais m'en venger, selon ma louable habitude, mais, ma foi! elle s'y prit d'une telle façon qu'il me fut impossible de me fâcher, et, frappé de son caractère et de l'empire qu'elle avait su prendre sur moi: Cette femme-là n'est pas mon fait, me dis-je. Cependant elle ne peut pas rester veuve, ce serait un meurtre; Alfred seul lui convient; et je sens que si jadis j'eus la folie de me déclarer son amant, je serai bien plus heureux en devenant aujourd'hui le premier garçon de la noce.

ALFRED.

Mais qu'as-tu fait ici en nous attendant!

ROSINSKI, *mystérieusement.*

J'ai découvert dans ce pavillon, où elle est sous la garde d'une vieille gouvernante, une jeune femme charmante qui est folle par amour, conçois-tu mon bonheur!.... folle par amour! Il ne faut pas que ma livrée paraisse, j'aurai besoin de toi, Le Clerc.

LE CLERC.

M. le colonel peut compter sur moi.

ROSINSKI.

Mais chut, voici Stanislas et mon petit général.

ALFRED.

Ton général!

ROSINSKI.

Eh bien! oui, mon ange descendu du ciel.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, GUSTAVE, STANISLAS.

GUSTAVE, *arrivant en riant.*

Ah! ah! ah! mon ami, tu ne sais pas?....

STANISLAS.

Voulez-vous bien vous taire, monsieur.

ALFRED.

Comment..... c'est là ton petit Gustave?

ROSINSKI.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc de si extraordinaire?

ALFRED, *embrassant l'enfant.*

J'ai cru voir tout le portrait.....

ROSINSKI, *bas.*

D'Eudoxie n'est-ce pas?.... (*à part*) Ces amans sont toujours ridicules..... (*haut à Gustave*) Mais voyons; de quoi s'agit-il?

STANISLAS.

C'est votre Gustave qui s'est avisé d'apprendre tout seul à lire, si bien que tout à l'heure... parce qu'il y avait un diable de mot que je ne pouvais pas dechiffrer..... (*bas à Rosinski*) je vous demande un peu aussi quel besoin il y avait de me charger de lui montrer ses lettres, moi qui depuis vingt-cinq ans..... savez-vous ce qu'il est arrivé? il m'a ri au nez, et ça compromet un instituteur.

ROSINSKI, *riant.*

Eh bien! mon vieux, tu te ratrapperas sur la charge en douze tems. (*à Gustave*) Mon général, je te présente un de mes amis intimes, qu'il faudra aimer comme moi, entends-tu?

GUSTAVE, *sautant dans ses bras, et lui prenant les moustaches.*

S'il est aussi bon que toi.

ROSINSKI.

Il est encore meilleur.

STANISLAS.

Dieu me pardonne! il lui prend les moustaches; y a-t-il du bon sens!.... ça fait pitié. (*à Rosinski*) Mille zyeux, mon colonel, vous voulez pour tout-à-fait me le gâter?.... avance à l'ordre, petit. (*L'enfant tremble, se tient droit et porte la main à son schakos.*)

ALFRED, *à Stanislas.*

Stanislas, un peu plus de douceur.

STANISLAS.

Laissez donc, vous allez voir..... je te pardonne, viens m'embrasser.

GUSTAVE, *courant dans les bras de Stanislas.*

De tout mon cœur, mon vieux.

ALFRED.

La comtesse doit être pres d'ici; je cours au-devant d'elle;

me permets-tu d'emmener ton petit Gustave que je chéris déjà.

ROSINSKI.

Emmène, emmène; moi je garde ton valet-de-chambre. (*Alfred et Gustave sortent à droite, et Stanislas à gauche en examinant son maître et Le Clerc.*)

SCÈNE IX.

ROSINSKI, LE CLERC.

ROSINSKI.

Enfin, tout marche comme je l'attendais; demain Alfred sera l'époux de la comtesse. J'aurai fait le bonheur de mon meilleur ami; toi, tu auras contribué à lui assurer une fortune dont tu sauras bien avoir ta part.

LE CLERC, *souriant.*

Je suis intendant.

ROSINSKI.

Il faut convenir que cette fausse lettre nous a servis à souhait, c'est d'autant plus adroit, coquin, que tu ne connaissais pas Eudoxie plus que moi. Cette intrigue te fait le plus grand honneur; cela ne me serait jamais venu dans l'idée; contrefaire l'écriture de cette jeune fille..... c'est un peu fort..... mais tu m'as dit qu'il le fallait.

LE CLERC.

Sans le désir de vous plaire, croyez bien que je n'aurais jamais songé.....

ROSINSKI.

Au fait, il n'y a peut-être pas grand mal..... une jeune personne sans fortune épouser Alfred. L'hymen tue l'amour, le dégoût s'ensuit; ton maître aurait bientôt négligé l'ancien objet de son idolâtrie, elle eût été malheureuse..... Alfred eût souffert..... grâce à nous, tout est arrangé pour le mieux..... une petite ruse bien innocente.....

LE CLERC, *à part.*

Innocente!.... il est de bonne foi, laissons lui croire.....

ROSINSKI.

Ah! ça, tu aimes l'argent, c'est le mobile de toutes tes actions; (*tirant une bourse*) Voilà dix louis, et je te métamorphose en médecin..... tu m'entends?

LE CLERC.

En médecin! mon costume est presque convenable.

ROSINSKI.

Berthe, la gouvernante est prévenue..... elle ne te connaît pas; tu dois la reconduire au château.

LE CLERC.

La jolie folle nous accompagne.

ROSINSKI.

Tu entres par la petite porte du parc.

LE CLERC.

Je l'installe dans un des plus jolis appartemens du château.

ROSINSKI.

Tu éloignes les curieux.

LE CLERC.

Vous venez bientôt nous rejoindre.

ROSINSKI.

Je fais l'aveu de mon amour.

LE CLERC.

Elle ne peut résister, et.....

ROSINSKI.

Je me charge du reste. J'entends la vieille, je te laisse avec elle. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

BERTHE, LE CLERC.

LE CLERC, *allant à elle.*

Vous êtes la bonne Berthe?

BERTHE.

Oui, monsieur.

LE CLERC.

Vous voyez en moi le médecin de monsieur le comte.

BERTHE.

Quoi déjà..... ce bon colonel, il pense à tout.

LE CLERC.

D'après mes instructions, j'espère beaucoup pour la malade.

BERTHE.

Vous me rendez la vie.

LE CLERC.

Il était nécessaire de l'éloigner de ces lieux, où tout ajoute à sa douleur. Au château, au contraire, la beauté des sites, l'étendue du parc lui permettront de faire des promenades sans être éloignée des personnes intéressées à veiller sur elle.

BERTHE.

Mais comment l'emmener?

LE CLERC.

Rien de si facile ; elle est folle, elle ne s'apercevra seulement pas.....

BERTHE.

C'est juste ; que je suis contente !

LE CLERC.

Nous n'avons pas un instant à perdre. Courez tout préparer pour notre départ.

BERTHE.

Dans deux minutes je suis à vous ; voici monsieur Stanislas, souffrez que je lui fasse part de mon bonheur.

LE CLERC.

Stanislas !.... diable ! je ne l'attendais pas.

SCÈNE XI.

BERTHE, STANISLAS, LE CLERC.

BERTHE, *courant à Stanislas.*

Ah ! monsieur Stanislas, vous voyez la plus heureuse des femmes.

STANISLAS, *froidement.*

Ah !

BERTHE.

C'est un ange que le ciel nous a envoyé : qu'est-ce qui aurait jamais dit que cette pauvre fille ?....

STANISLAS, *à part.*

Il y a quelque chose là-dessous.

LE CLERC, *bas à Berthe.*

Allons, madame Berthe, dépêchons-nous.

BERTHE.

J'y vais. (*Fausse sortie.*)

STANISLAS.

Mais expliquez-moi....

BERTHE.

Vous saurez donc.....

LE CLERC, *bas à Berthe.*

Vous retardez la guérison de quinze jours.

BERTHE.

De quinze jours..... je vole..... adieu, monsieur Stanislas ; je vous conterai cela. (*Elle sort précipitamment.*)

SCÈNE XII.

STANISLAS, LE CLERC.

STANISLAS.

Eh ! bien, la voilà partie !

LE CLERC.

Elle radote cette pauvre vieille femme.

STANISLAS, *ironiquement.*

Vous croyez..... (*à part*) Il se machine plutôt ici quelque complot diabolique de la façon du colonel, et ce coquin..... (*haut*) Il me prend envie de vous racourcir les oreilles.

LE CLERC, *se reculant.*

Et pourquoi cela ? grand Dieu !

SCÈNE XIII.

STANISLAS, LE CLERC, POLESKA.

POLESKA, *accourant.*

Voilà madame la comtesse ; elle descend de voiture.

STANISLAS.

La comtesse..... et mes hussards..... aux armes, enfans.

LE CLERC, *à part.*

Nous sommes sauvés.

POLESKA.

Allons chercher Pierre et nos paysans. (*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, HUSSARDS.

STANISLAS, *aux hussards, qui arrivent et se rangent en bataille ; il est à leur tête.*

Alte, front : à droite alignement. Fixe.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LA COMTESSE, ROSINSKI, ALFRED, LE BARON DERVITZ. (*La comtesse est en amazone; réception militaire. Stanislas fait porter les armes aux hussards.*)

LA COMTESSE.

Mon cher colonel, une pareille réception est digne de vous, toujours galant, toujours le même; qu'il me soit permis de vous en témoigner toute ma reconnaissance.

ROSINSKI.

Je voudrais qu'il me fût possible de faire quelque chose qui fut entièrement digne de la comtesse de Walmoden.

DERVITZ.

Qu'est-ce que tu dis donc? colonel, mais c'est charmant, je ne connais que la fête que je destine dans mon château à ma future nièce.

ALFRED.

Mon oncle!

DERVITZ.

C'est juste, c'est une surprise. Mais aussi que diable, tu es là sans rien dire! Comtesse, est-ce que vous ne trouvez pas Alfred bien triste pour un jour de mariage?

ROSINSKI, *bas à Alfred.*

Songes que la comtesse est là.

LA COMTESSE, *à part.*

Sa tristesse ne m'a point échappé; mais j'espère lorsque je lui aurai parlé.....

ALFRED, *avec une gaîté pénible.*

Madame, qui ne se s'estimerait trop heureux de lier sa destinée à la vôtre?

LE CLERC, *bas à Rosinski.*

Tout a réussi au gré de nos vœux; mais Stanislas se doute de quelque chose; il est nécessaire de lui faire perdre les traces.

ROSINSKI.

C'est bon, entre chez madame de Roseval, et conduis-la au château. (*Le Clerc s'esquive, et entre chez Eudoxe.*)

LA COMTESSE, *embrassant Gustave.*

Monsieur de Rosinski, votre protégé est charmant. Mon ami, veux-tu me suivre?

GUSTAVE.

Mon colonel viendra-t-il avec nous?

STANISLAS, *respectueusement.*

Madame la comtesse, avec votre permission, je ne peux pas y consentir; je suis chargé de l'éducation de cet enfant, nous n'en sommes encore qu'au port d'arme, et je risquerais, en lui donnant seulement une vacance de huit jours...

DERVITZ.

Il a raison; il ne faut pas distraire la jeunesse de ses études.

Cependant, mon vieux Stanislas, je compte que demain tu assisteras aux noces de mon neveu.

STANISLAS.

J'irai avec honneur et plaisir, mon général.

Des instrumens champêtres se font entendre.

LA COMTESSE.

Mais quel est ce bruit ?

ROSINSKI.

Ce sont les habitans de ce domaine, qui, charmés par votre présence, viennent vous offrir leurs hommages. (*Le cabinet de verdure s'ouvre, le colonel donne la main à la comtesse, et la conduit à une table richement servie; tout le monde s'asseoit.*)

SCÈNE XVI.

LES MEMES, PIERRE, POLESKA, PAYSANS, PAYSANNES. (*Les paysans arrivent; ballet militaire et villageois. La nuit vient après le ballet, tout la monde se lève.*)

LA COMTESSE.

Merci, mes bons amis; la nuit est avancée, il nous reste sept lieues à faire pour arriver au château de monsieur le baron. Colonel, il faut nous quitter.

ROSINSKI.

Je ne vous pardonnerais pas de partir aussi vite, si demain de bonne heure je ne devais vous rejoindre.

DERVITZ.

Surtout ne vous faites pas attendre. (*aux paysans*) Mes amis, je vous invite tous aux fêtes de demain.

TOUS, *saluant.*

Merci, monsieur le baron.

ROSINSKI, *bas à Stanislas.*

Rends-toi dans les cantonnemens, pour veiller au retour des hussards.

ALFRED.

Rosinski, ta présence m'est absolument nécessaire.

ROSINSKI.

Compte sur moi..... (*à part*) Enfin ils vont partir. (*haut*) Permettez, madame la comtesse, que je vous conduise jusqu'à votre voiture. (*Départ.*)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LE CLERC, EUDOXIE, BERTHE.

Pendant que la comtesse, conduite par le colonel, va sortir à droite, on voit sur la montagne Eudoxie, qui, appuyée sur Berthe et voilée, va disparaître à gauche. Rosinski la montre à Alfred. Stanislas, qui n'a pas cessé de s'occuper de Le Clerc, s'aperçoit de ce mouvement.

Mille canons!.... je m'en doutais, mais j'y mettrai bon ordre.

Les villageois suivent la comtesse; les hussards, qui, après les évolutions, ont repris leurs postes, portent les armes. Les trompettes sonnent.

TABLEAU.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente un salon militaire tendu en coutil, et figurant une tente. A droite et à gauche sont des trophées d'armes et de chasse. Une table avec un porte-feuille, des plans, de grandes cartes, un ratelier de pipes; à droite, une porte, devant laquelle est une statue de l'Amour appuyé sur son arc, il a le doigt sur la bouche. A gauche, la porte qui conduit à l'appartement de Gustave; devant cette porte, une statue de l'Innocence. Au dernier plan, toujours à gauche, une deuxième porte qui conduit dans la galerie. Au milieu, une lampe d'albâtre éclaire le salon. Dans le fond, deux divans en coutil.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSINSKI, GUSTAVE, *endormi sur le divan.*

ROSINSKI, *assis à côté de la table.*

Quatre heures viennent de sonner, et personne encore..... je ne conçois rien à ce retard .... mon projet aurait-il échoué....

Le Clerc n'est cependant pas maladroit ! j'ai cru que les plaisanteries du baron, les plans de bonheur de la chère comtesse, et les interminables soupirs d'Alfred n'en finiraient pas..... d'où vient donc cette impatience, serais-je tout de bon amoureux?.. (*Il écoute.*) Il me semble..... rien.... (*regardant Gustave*) avec quelle tranquillité il sommeille... hélas ! il est plus heureux que moi. lss passions n'ont pas encore déchiré son cœur..... puisse-t-il toujours s'en garantir..... Le tems s'écoule..... rien ne paraît. (*En se levant brusquement, il renverse la chaise.*) Je ne puis résister à mon inquiétude.

GUSTAVE, *réveillé par le bruit.*

Tiens..... c'est toi, bon ami..... Pourquoi ne suis-je pas dans mon lit?

ROSINSKI.

Il est réveillé... Tu t'es endormi pendant la fête, on t'a rapporté chez moi... mais je vais sonner pour qu'on te conduise.

GUSTAVE.

Non, je n'ai plus envie de dormir, je veux rester avec toi.

ROSINSKI.

Quel contre-tems!.... Allons, allons, général, tu n'y penses pas.

GUSTAVE.

Je serai plus tôt levé pour partir avec toi.

ROSINSKI.

Tout se réunit pour me contrarier aujourd'hui. (*avec colère*) Gustave, je vous ordonne...

GUSTAVE, *tremblant.*

Ah ! mon Dieu, bon ami, ne sois pas fâché.

ROSINSKI.

Il tremble, c'est la première fois que je lui ai fait de la peine. (*le prenant dans ses bras et l'embrassant*) ne crains rien ; je t'aime toujours; embrasse ton ami Rosinski. (*On entend du bruit.*) Enfin, les voilà!

SCÈNE II.

ROSINSKI, GUSTAVE, LE CLERC.

ROSINSKI, *avec vivacité à Le Clerc.*

Eh bien?...

LE CLERC, *bas à Rosinski.*

Tout a réussi comme vous le désiriez, monsieur le comte; elles sont en bas dans le grand salon.

ROSINSKI.

Tu as été bien long-tems.

LE CLERC.

Une indisposition d'Emma nous a forcés à nous arrêter un instant en route; où voulez-vous qu'on conduise cette jeune femme?

ROSINSKI *lui montrant du doigt la porte où est l'Amour.*

Là... parbleu!

LE CLERC, *souriant.*

C'est juste, mais la vieille?

ROSINSKI.

A l'extrémité de la galerie.

LE CLERC, *qui écoute.*

On monte, ce sont elles que la femme de charge conduit ici d'après mes ordres. Éloignez-vous avec M. Gustave. Vous pouvez être tranquille, personne ne se doute de rien.

ROSINSKI.

Stanislas?

LE CLERC.

En a pour long-tems; il est allé, comme vous lui avez ordonné, parcourir les cantonnemens, et porter v osordres.

(*Rosambert sort avec Gustave.*)

SCÈNE III.

LE CLERC, BERTHE, EUDOXIE, UNE FEMME.

BERTHE, *un peu effrayée à la vue des armes.*

Monsieur le docteur, je croyais que vous nous conduisiez dans votre appartement; ces armes n'annoncent point?...

LE CLERC.

N'ayez aucune crainte, madame; voici la chambre destinée à votre malade. (*Il lui montre la porte où est l'Amour.*)

BERTHE *va prendre la main d'Eudoxie, qui, silencieuse et les yeux fixés, s'est assise. Elle la conduit à l'appartement que vient de lui désigner Le Clerc.*

Venez vous reposer, ma chère enfant, vous en avez besoin.

(*Eudoxie la suit.*)

LE CLERC, *à part riant et se moquant de Berthe.*

La bonne femme est admirable! Elle est loin de se douter que c'est elle-même qui...

(*Il rit aux éclats. Au moment où elles sont prêtes à entrer dans l'appartement, Stanislas paraît dans le fond.*)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, STANISLAS.

STANISLAS, *à part.*

Plus de doute, je ne m'étais pas trompé !

LE CLERC.

Pendant que vous allez rendre les soins nécessaires à votre maîtresse, je vais donner quelques ordres ; je reviens dans l'instant vous retrouver, pour vous indiquer l'appartement que vous habiterez provisoirement, en attendant que l'on vous établisse près de votre maîtresse. (*à part*) Allons prévenir le colonel que tout est arrangé au mieux.

(*Il sort. Berthe, Eudoxie et la femme entrent.*)

SCÈNE V.

STANISLAS, *seul.*

Misérable Le Clerc ! Je ne m'étonne plus de l'ordre subit que le colonel m'a donné, d'aller faire faire des contre-appels dans les cantonnemens. Quoique fort peu éloignés les uns des autres, il ne se doutait pas que je mettrais autant de célérité. Mais il y avait quelque chose là (*Il montre sa tête.*) qui me disait que la présence du vieux Stanislas était nécessaire ici, pour empêcher que son colonel ne fît... Alte, Stanislas ! assez causé ; (*Il réfléchit.*) non, dussé-je encourir la salle de police pendant quinze jours, je saurai bien lui dire que... Mais, la porte s'ouvre, c'est cette vieille carabine qui devrait avoir de l'expérience, et qui à donné tête baissée dans l'embuscade que lui a tendue l'ennemi. Voilà une belle échauffourée. Il faudra faire bien des manœuvres pour nous en tirer.

SCÈNE VI.

STANISLAS, BERTHE.

BERTHE, *sortant de la chambre de sa maîtresse avec précaution.*

Elle repose.... Que Dieu veille sur elle.... Allons retrouver le docteur... (*En se retournant, elle aperçoit Stanislas*). Ah ! mon Dieu... qu'est-ce que je vois là...

STANISLAS.

Eh bien! c'est moi, la vieille... Ne croirait-on pas qu'elle vient d'apercevoir le diable?

BERTHE.

Comment c'est vous, monsieur Robert... Que faites-vous ici à cette heure?

STANISLAS.

Parlez plus bas, ou tout est perdu.

BERTHE.

Perdu... Que signifie!..

STANISLAS.

Cela signifie que vous êtes une vieille folle.

BERTHE.

Une vieille folle! C'est vous qui êtes un impertinent.

STANISLAS.

Savez-vous ce que vous avez fait?

BERTHE.

Une vieille folle!

STANISLAS.

Vous avez amené votre maîtresse dans un guépier.

BERTHE.

Heim... que voulez-vous dire?

STANISLAS.

Que le comte est amoureux de madame de Roseval; que, connaissant votre attachement pour elle, il n'a pas trouvé de meilleur moyen de la faire tomber en son pouvoir, que de vous prendre par les sentimens, et qu'enfin, si quelques coups du ciel ne vous en tire, vous aurez augmenté le malheur de votre maîtresse en voulant l'adoucir.

BERTHE.

Ainsi cette cure, ce médecin, la douceur de monsieur Rosinski...

STANISLAS.

Tout cela est faux.

BERTHE.

Ah miséricorde! qu'est-ce que j'ai fait là! Monsieur Stanislas, je vous en conjure, ayez pitié de ma pauvre maîtresse, ne nous abandonnez pas.

STANISLAS.

Moi, vous abandonner, triple escadron! soyez tranquille, je me charge de tout.

BERTHE.

Ah! quel bonheur! et moi, je vous aiderai.

STANISLAS.

Non pas, non pas, la vieille; vous n'avez pas la main assez heureuse pour cela.

BERTHE, *à part.*

La vieille! Pourquoi faut-il que nous ayons besoin de lui?

STANISLAS.

D'ailleurs, j'ai l'orgueil de mon colonel à ménager et la discipline à observer. Je connais son caractère; quand il s'agit d'une femme, si on a le malheur de le heurter de front, il devient comme un lion enragé.

BERTHE.

Ah! mon Dieu!.. mon Dieu!.. mais enfin...

STANISLAS.

Laissez-moi faire... quant à vous, obéissez à tout ce qu'on vous ordonnera.

BERTHE.

Mais si on allait...

STANISLAS.

Soyez tranquille, il n'y a pas de danger. (*réfléchissant*) Oui, j'irai trouver le colonel, je lui parlerai, et si, comme je le crains, mes remontrances n'ont aucun succès... j'emploierai alors un autre moyen... Mais on vient, laissez-vous conduire; ou votre maîtresse est perdue.. Je veille sur vous.

(*Il se retire précipitamment derrière une statue.*)

BERTHE, *tremblante.*

C'est fait de nous, c'est sûr.

SCÈNE VII.

BERTHE, LE CLERC, LA FEMME DE CHARGE, STANISLAS, *caché.*

LE CLERC.

Pardon, bonne Berthe, de vous avoir fait attendre, mais des soins importans, relatifs à votre maîtresse...

BERTHE, *à part.*

Le coquin! je devine quel genre de soins.....

LE CLERC, *à la femme de chambre.*

Conduisez madame dans la chambre qui ouvre à l'extrémité de la galerie.

BERTHE.

A l'extrémité de la galerie..... pourquoi si loin de ma maîtresse?

LE CLERC.

Je vous ai dit que ce n'était que jusqu'à demain ; on n'a pas encore eu le tems.....

BERTHE.

Eh bien! j'aime mieux ne pas me coucher.

LE CLERC.

Mais songez donc, madame; (*à part*) sa résistance est singulière..... et si le colonel arrivait..... (*haut*) L'heure s'écoule, il est absolument nécessaire que vous alliez prendre du repos.

STANISLAS.

Oui, nécessaire pour eux.

BERTHE, *à part.*

Je ne me déciderai jamais à quitter ma maîtresse..... (*haut avec force*) Non, monsieur, je sais tout..... (*Robert se montre à elle, et lui fait un geste expressif*) ce qu'il faut à madame, et je craindrais que d'autres.....

LE CLERC.

Soyez tranquille, je sais mieux que vous ce qui lui convient..... partez.

BERTHE, *regardant encore Stanislas.*

Allons.... Je m'éloigne.... mais, je vous en supplie, veillez bien sur elle..... (*Elle sort conduite par la femme de charge.*)

STANISLAS.

Et moi, courons chercher le colonel. (*Il disparaît.*)

SCÈNE VIII.

LE CLERC, *seul.*

Ouf! la voilà enfin éloignée, ça n'a pas été sans peine; en honneur, elle m'a fait trembler un moment; j'ai cru qu'elle se doutait..... son attachement seul pour sa maîtresse..... allons, allons, grâce à mon adresse, monsieur le comte peut venir à présent quand il voudra.

SCÈNE IX.

ROSINSKI, LE CLERC.

ROSINSKI.

Eh bien! où en sommes-nous?

LE CLERC.

Elle est là, tout le monde est éloigné.

ROSINSKI, *lui jetant une bourse.*

C'est bon! prends encore cela; je suis content de ton zèle.

LE CLERC.

Monsieur le comte n'a plus rien à m'ordonner?

ROSINSKI.

Non, laisse-moi. (*Le Clerc sort.*)

SCÈNE X.

ROSINSKI, *seul.*

Me voilà donc enfin au comble de mes vœux! elle est là.... une faible porte nous sépare..... allons..... (*Il fait quelques pas vers la porte.*) Je ne sais quel pouvoir me retient malgré moi..... ai-je bien songé à un pareil dessein..... il me semble que des voix confuses..... des voix de femmes m'accablent de reproches..... Eh bien! qu'avez-vous à me dire ? n'est-ce pas mon esprit, ne sont-ce pas mes qualités qui m'ont valu votre conquête?.... Mais cette jeune femme est sans défense..... son esprit égaré... elle est si jolie!.. quel triomphe pour moi, si mes soins empressés lui rendaient la raison.... quels droits n'aurais-je pas à sa reconnaissance..... son amour deviendrait le prix mérité des peines que je me serais données, et tout le monde compterait une jolie femme de plus et une infortunée de moins.... allons, allons, oui..... j'aurai fait une bonne action. Courons épier l'instant de son réveil, et attendons tout du tems. (*Il s'élance vers la porte, et reste stupéfait à la vue de Stanislas, qui paraît à la gauche.*)

SCÈNE XI.

ROSINSKI, STANISLAS.

ROSINSKI, *à part.*

Stanislas!.... (*haut avec sévérité*) Qui vous amène à cette heure dans mon appartement ?

STANISLAS.

Mon colonel, il y a long-tems que je vous cherche; je viens, selon vos ordres, de parcourir les cantonnemens.

ROSINSKI.

Ne pouviez-vous me présenter votre rapport à l'heure accoutumée?

STANISLAS.

J'ai vu de la lumière chez vous, mon colonel, et comme j'ai pensé que l'amour du travail vous avait empêché de vous

coucher, j'ai cru que je pouvais vous faire part de ce que j'avais trouvé d'extraordinaire dans ma ronde.

ROSINSKI.

Voyons, vîte, de quoi s'agit-il? (*à part*) Il ne faut pas lui donner de soupçons.

STANISLAS.

Il m'en coûte d'avoir à signaler à votre justice le hussard Thomas.

ROSINSKI.

C'est pourtant un honnête homme et un brave militaire.

STANISLAS.

On est brave, on est honnête, et on se conduit mal quelquefois.

ROSINSKI.

Qu'a-t-il fait?

STANISLAS.

Mon colonel, il était devenu amoureux d'une fille que la mauvaise fortune avait accablée; elle vivait dans les environs de votre château; quoique ses attraits eussent donné de l'amour à tous ceux qui l'avaient vue, elle inspirait un si grand respect que, loin de songer à augmenter sa peine, c'était à qui chercherait à dissiper ses chagrins; eh bien! mon colonel, malgré tant de raisons de mettre un frein à ses passions, savez-vous ce que Thomas a fait?

ROSINSKI.

Où veut-il en venir?.. eh bien!

STANISLAS.

Il a enlevé cette malheureuse jeune fille, et, abusant des droits les plus sacrés, il l'a conduite dans un asile où il croyait la cacher à tous les yeux; mais où cependant on n'a pas tardé à la découvrir. Qu'ordonnez-vous qu'il lui soit fait?

ROSINSKI, *à part.*

Grand Dieu! quelle leçon! aurait-il eu l'intention? (*haut, en le regardant fixement*) Ce que tu m'annonces est-il bien vrai? est-ce bien Thomas?..

STANISLAS.

Lui ou un autre, que faudrait-il faire?

ROSINSKI, *à part.*

Et c'est un inférieur!...

STANISLAS, *à part.*

Ça paraît lui faire de l'effet, si je pouvais réussir.

ROSINSKI, *avec colère.*

Qu'on le mette à la salle de police, et qu'à midi, le conseil

de guerre soit assemblé, je vais sur-le-champ en rendre compte au lieutenant-général.

STANISLAS.

Diable! diable! voilà un regard qui ne me dit rien de bon.

ROSINSKI, *écoutant.*

O ciel! il m'a semblé entendre du bruit dans cette chambre... si elle allait paraître..... Il ne s'en va pas : (*haut, en colère*) quant à vous, je vous trouve bien hardi d'avoir osé me déranger.

STANISLAS, *à part.*

Gare la bombe! où me suis-je fourré?

ROSINSKI, *avec un redoublement de colère.*

Parce que je vous ai laissé prendre quelques libertés... prétendriez-vous en abuser... il sied bien à un sous-officier...

STANISLAS, *se mordant les lèvres.*

Un sous-officier!.. moi, adjudant... ah! sans la discipline!..

ROSINSKI, *à part.*

Grand Dieu!.. on ouvre la porte... c'est elle! (*haut, d'une voix de tonnerre*) Sortez, vous garderez les arrêts forcés pendant trois jours, pour y apprendre votre devoir. Remettez votre sabre à l'adjudant-major.

STANISLAS *porte la main à son schakos; à part.*

Puisque le vieux Robert n'a pu rien faire, courons vite au corps de réserve, et employons le dernier moyen.

(*Il entre chez Gustave.*)

SCÈNE XII.

ROSINSKI, EUDOXIE.

(*Ses longs cheveux tombent sur ses épaules, sa toilette est en désordre, elle tient un flambeau à la main, qu'elle pose sur la table après avoir soufflé la bougie.*)

EUDOXIE.

Berthe! Berthe! voici le jour, et Berthe ne vient pas; elle sait bien cependant que c'est l'instant de ma promenade.

ROSINSKI.

Dans ce costume, elle est ravissante!

EUDOXIE, *à voix basse, et s'asseyant.*

Berthe!.... et elle aussi me délaisse..... tout le monde me quitte.

ROSINSKI.

Jamais femme ne m'inspira autant d'intérêt!

EUDOXIE.

Il n'y a que son portrait qui ne me quitte pas. (*regardant fixement en s'avançant vers la droite*) Alfred, Alfred.

ROSINSKI.

Ah ! ah ! son époux se nommait aussi Alfred.

EUDOXIE.

Que tes yeux sont doux sur ton image... pourquoi ce matin m'as-tu regardée avec horreur... (*Elle cherche.*) Mais, où est-il ?.. c'est de ce côté qu'ordinairement...

ROSINSKI.

La pauvre petite, elle se croit chez elle.

EUDOXIE, *se rasseyant.*

Berthe ne peut tarder; elle me dira pourquoi...

ROSINSKI, *s'avançant.*

Allons, allons, un peu de hardiesse.

EUDOXIE.

J'entends du bruit... est-ce toi?.. viens, viens... où est-il ? (*regardant le colonel*) Ah! par pitié, si c'est vous qui m'avez pris son portrait, rendez-le moi, c'est le seul souvenir que j'aie conservé de lui.

ROSINSKI, *à part.*

Le doux son de sa voix m'impose malgré moi. Parlons comme elle, c'est le moyen de gagner sa confiance. (*haut*) Que cherchez-vous aimable personne ?

EUDOXIE.

Lui, Alfred... et puis... Alfred!.. (*Elle pleure.*)

ROSINSKI.

Ne pleurez pas, cher ange; il est encore des consolations.

EUDOXIE.

Vous ne savez-pas... il m'a abandonnée, il m'a maudite.

ROSINSKI.

C'est un monstre.

EUDOXIE.

Lui..... juste Dieu!.... chut..... ne l'accusez pas..... ce n'est pas lui qui a le plus grand crime à se reprocher..... (*à voix basse, et regardant autour d'elle*) J'ai tué mon enfant.

ROSINSKI, *reculant.*

Tué!.... (*se rapprochant, avec un sourire*) J'oubliais qu'elle est folle.

EUDOXIE.

Oui..... je ne pouvais plus le voir, il me faisait mal..... je l'ai chassé..... et..... il est mort. (*Elle pleure encore.*)

ROSINSKI.

Revenez à vous, écoutez la voix d'un ami.

EUDOXIE.

Un ami, je n'en ai plus..... je n'ai que le remords..... où fuir..... où me cacher?.... (*Elle parcourt la scène.*)

ROSINSKI.

Arrêtez !

EUDOXIE.

Qui m'appelle..... est-ce toi, Alfred? (*prenant Rosinski pour son époux*) Oui, le voilà..... c'est lui..... cher époux! (*Elle court à lui, il la reçoit dans ses bras.*)

ROSINSKI.

Comment n'être pas attendri?

EUDOXIE, *revenant tout-à-fait à elle.*

Ah!.... ce n'est pas lui!.... où suis-je, où m'a-t-on menée?

ROSINSKI.

Dans les bras du plus amoureux et du plus constant de tous les hommes.

EUDOXIE, *égarée.*

Grand Dieu! sauvez-moi, sauvez-moi!

ROSINSKI.

Écoute-moi, charmante créature; tes malheurs ont touché mon ame, et je veux désormais te consacrer..... (*Il cherche à la saisir.*)

EUDOXIE, *échappant de ses bras.*

Ah! laissez-moi, laissez-moi. (*Comme elle parcourt le théâtre, en jetant des cris, Stanislas passe sa tête à travers la porte, et lance Gustave.*)

SCÈNE XIII.

ROSINSKI, EUDOXIE, STANISLAS, GUSTAVE.

GUSTAVE, *s'élançant vers Rosinski.*

Mon bon ami!

ROSINSKI.

Quel est l'audacieux! (*Comme Eudoxie cherche à s'évader, elle rencontre Gustave, qui la reconnaît.*)

GUSTAVE.

Maman !

EUDOXIE.

Que vois-je !.... est-ce une illusion !.... une lumière soudaine frappe mes esprits..... Oui, oui, voilà mon fils.

ROSINSKI.

Son fils !

EUDOXIE.

Elle se jette sur Gustave, l'entoure de ses bras, le couvre de baisers, le serre sur son cœur, et tombe à genoux, en s'écriant :

Dieu juste, je te rends grâces; tu n'as pas permis que j'eusse plus long-tems sa mort à me reprocher.

(*Elle tombe presqu'inanimée sur un canapé.*)

BERTHE, *dans la coulisse.*

Ma maîtresse ! je veux voir ma maîtresse !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, BERTHE, LE CLERC.

BERTHE.

Madame !.... ma chère maîtresse, je vous revois enfin !

STANISLAS, *barrant le passage à Le Clerc, qui cherche à retenir Berthe.*

Si tu fais un pas de plus, tu es mort.

EUDOXIE, *ouvrant les yeux et montrant Gustave.*

Tiens, Berthe, regarde.

BERTHE.

Votre enfant !

ROSINSKI, *revenant de l'anéantissement que la scène précédente lui a causé.*

Eh quoi ! cet enfant !.... mon petit Gustave ?....

EUDOXIE, *avec un accent déchirant.*

Est à moi.

GUSTAVE.

Oui, voilà maman.

BERTHE.

Je reconnais l'enfant de ma maîtresse, je le jure sur l'honneur, monsieur de Rosinski.

EUDOXIE.

Le comte de Rosinski !.... mon cruel ennemi !.... fuyons.

ROSINSKI.

Arrêtez, où allez-vous ?

EUDOXIE.

Est-ce donc un bonheur pour vous de contempler une femme dont vous avez causé l'infortune ?

ROSINSKI.

Qui êtes-vous... qui êtes-vous donc ?

EUDOXIE.

N'en ai-je pas dit assez pour vous faire connaître la malheureuse Eudoxie ?

ROSINSKI.

Eudoxie !... grand Dieu ! (*Tous ses traits se décomposent ; sa contenance est changée ; ce n'est plus le même homme.*)

EUDOXIE, *se rapprochant.*

Oui, je suis cette Eudoxie dont vous avez si cruellement déchiré le cœur. Il n'y a pas cinq ans encore, brillante de jeunesse et de quelques attraits, j'avais rencontré dans Alfred la seule ame qui pût comprendre la mienne... je n'étais pas allée le chercher ; il me vit, il eut l'art de s'emparer de mon cœur ; pleine de confiance, je crus à ses sermens ; ma fidélité, mon attachement pour lui, ce gage de sa tendresse que le ciel m'avait accordé, me rendaient digne d'être sa compagne, et me promettait l'avenir le plus heureux ; vous connûtes alors notre amour ; me confondant avec ces femmes que suit le déshonneur, vous jetâtes dans l'ame de mon époux les soupçons les plus odieux : vous parvîntes à le détacher de son Eudoxie, vous le déterminâtes à former un hymen plus brillant. Restée seule dans la nature, j'étais trop sensible pour résister à tant de coups ; ma pauvre tête n'y put suffire. La disparition de mon enfant, dont je pouvais me reprocher la perte, acheva d'égarer ma raison. Je devins la plus infortunée comme la plus à plaindre des femmes. Comte, regardez-moi, contemplez votre ouvrage, et tâchez de conserver la paix de l'ame que vous m'avez arrachée pour jamais. (*Moment de silence.*)

ROSINSKI, *avec une voix étouffée.*

Je suis un misérable !... tout espoir de pardon est donc perdu !.. Gustave, abandonneras-tu ton colonel ?

GUSTAVE.

Maman ! maman ! mon bon ami pleure... si tu savais comme il m'aime !... pardonne lui.

EUDOXIE, *se levant avec dignité.*

M. de Rosinski, en sa faveur, je vous pardonne, mais laissez-moi quitter des lieux qui me font horreur; laissez-moi sortir avec mon fils.

ROSINSKI.

Gustave?.. et toi aussi... voudras-tu me quitter?..

GUSTAVE.

Mon bon ami...

EUDOXIE, *l'entourant de ses bras.*

Ah! n'essayez pas de me l'enlever..... songez.... oh! songez que c'est le seul bien qui me reste; que sa vue seule peut désormais adoucir des maux qu'il ne vous est plus possible de réparer.

ROSINSKI, *d'une voix terrible.*

Qu'il ne m'est plus possible de réparer! vous ignorez donc que j'ai juré de tout sacrifier pour le bonheur de mon enfant adoptif! (*Il tire sa montre.*) Huit heures, dans trois au plus, Alfred peut être l'époux de la comtesse, et sept lieues à faire. (*Il se jette sur les sonnettes.*)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, DOMESTIQUES.

ROSINSKI.

Que l'on selle le meilleur de mes chevaux. Eudoxie, Gustave, Berthe, vous allez tous me suivre au château de Derwitz. Stanislas, pendant que je vais franchir l'espace de toute la vîtesse de mon cheval, conduis-les secrètement dans le pavillon de verdure du parc.

EUDOXIE.

Monsieur le comte, où voulez-vous nous mener?

ROSINSKI.

Ne m'arrêtez pas, le tems me presse; adieu, Eudoxie; adieu mon petit général; si le ciel prend pitié de moi, bientôt vous ne maudirez plus Rosinski.

(*Il s'élance hors du salon. Stanislas enferme Le Clerc, qui fait un mouvement; on court aux fenêtres, et aussitôt le galop précipité d'un cheval annonce le départ de Rosinski.*)

TABLEAU.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente, à gauche, une des entrées latérales du château du baron de Derwitz, donnant dans le parc; à partir de l'angle de cette entrée, une grille qui, en s'inclinant de la scène, rejoint le mur extérieur de la cour du château. Au-delà de la grille, au fond, le parc. Sur les premiers plans, du même côté, un pavillon de verdure ou gothique, des statues et des balustrades annonçant l'entrée du château; le milieu est vide.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE, POLESKA, PAYSANS, PAYSANNES, VALETS DU CHATEAU.

(*Tout est en mouvement pour la célébration des fêtes du mariage. Poleska et quelques paysannes achèvent d'entourer de roses une corbeille; les paysans attachent des guirlandes aux arbres.*)

PIERRE.

Savez-vous bien, vous autres, que ça prend une fameuse tournure, et qu'j'avons ben fait d'arriver au milieu de la nuit pour vous donner un coup de main.

POLESKA.

Pierre, regarde-donc not'corbeille et toutes ces roses..... j'avons joliment arrangé ça.

PIERRE.

Pardine, ça m'étonne pas, des roses, ça vous connaît..... maintenant les mariés peuvent venir, tout est prêt.

POLESKA.

Il n'y a qu'une chose qui m'chifonne; quand nous nous marierons, nous serons tous deux contens comme des rois... et stapendant depuis hier, il m'a semblé... que monsieur Alfred...

PIERRE.

Et moi aussi y m'paraît tout triste... c'est drôle... car enfin,

s'il est plus biau q'moi... il me semble itou qu'la mariée est plus belle...

POLESKA.

Qu'moi p'tête... voyez un peu l'joli compliment!

PIERRE.

Allons, n'vas-tu pas t'fâcher encore..... mon Dieu! mon Dieu! d'puis hier, t'es d'une humeur et surtout c'matin.

POLESKA.

Dam! aussi... c'est ben singulier qu'mon oncle Stanislas n'soit pas encore arrivé, lui qui nous avait promis d'être ici c'matin d'bonne heure, après son service, pour nous aider.

PIERRE.

Eh! ben morguenne y viendra plus tard; pourvu qu'il arrive.... mais, silence, j'aperçois monsieur Derwitz et son neveu.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, DERWITZ, ALFRED. (*Il est en grand costume de lieutenant-colonel de lanciers.*

DERWITZ, *avec gaîté et frottant ses mains.*

Bravo, mes enfans, c'est cela!.. des bouquets par-ici, des guirlandes par-là... le coup d'œil sera superbe. Qu'en dis-tu, Alfred?

ALFRED, *tristement.*

Qu'il est bien difficile de ne pas reconnaître partout le goût du propriétaire de ce château.

DERWITZ.

Comme tu me dis cela ?.. ah ça voyons, vas-tu encore nous faire la mine d'hier soir?.... En vérité, je ne te conçois pas; dans deux heures, tu seras l'epoux d'une femme qui réunit fortune, esprit et beauté, et tu n'es pas content. Corbleu? comment la veux-tu donc? Ah! si j'avais seulement trente ans de moins, je voudrais te supplanter... mais malheureusement en ce moment ci...

ALFRED.

Mon oncle, croyez que j'apprécie tout mon bonheur..... Il est vrai qu'un malaise...

DERWITZ.

Un jour de mariage? par exemple!... il ne te manquait plus que cela... ah! ah! ah!.... mon cher ami, voyons, qu'as-tu

encore à désirer?.. tu le sais bien, je me suis chargé de ta fortune, je t'aime comme un fils, et, tant que j'existerai, mon cœur aura pour toi l'attachement d'un véritable père.

ALFRED.

Mon bon oncle..... je serais au désespoir de vous affliger.... je suis heureux, très-heureux...

DERWITZ.

A la bonne heure donc; mais conçois-tu quelque chose à ce diable de colonel?... le premier garçon de la noce, n'être pas arrivé au moment de la cérémonie!

ALFRED.

Il s'intéresse trop à son propre ouvrage; et son amitié pour moi est trop vive, pour qu'il puisse tarder encore beaucoup.

DERWITZ, *bas à Pierre et à Poleska.*

Ah! ça, j'espère que vous avez soigné ma petite surprise. (*Montrant la corbeille.*)

POLESKA.

Soyez tranquille, monsieur le baron; rien n'y manque.

DERWITZ, *regardant du côté du château.*

La comtesse sort de chez elle... vite, mes enfans, à vos postes. (*Mouvement général.*)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LA COMTESSE, FEMME DE LA SUITE.

TOUS.

Vive madame la comtesse! vive monsieur Alfred de Radziwil! (*Les paysannes, ayant à leur tête Poleska, offrent à la comtesse la corbeille où sont des présens du baron Derwitz.*)

LA COMTESSE.

Mes amis, combien je vous remercie; et vous, monsieur, comment vous exprimer la reconnaissance que m'inspirent toutes les marques de votre bonté!

DERWITZ.

Que parlez-vous de reconnaissance, cela vous convient-il, ma chère nièce?.... Oui, eh bien! j'en suis plus content que vous-même.

ALFRED.

Mon oncle, tant d'attentions...

DERWITZ.

De quoi te mêles-tu, toi, voyons!.. Décidément, comtesse, il faudra vous charger de l'éducation de ce garçon-là, ça n'a pas plus l'air d'un officier de lanciers... Corbleu! à son âge, j'aurais fait danser toute une assemblée de vieux médecins.

LA COMTESSE, *avec un sourire gracieux.*

Monsieur Alfred est une des fortes têtes de l'armée..... mais c'est en vain que je cherche le colonel; comment se fait-il!...

DERWITZ.

C'est ce que je disais tout à l'heure; comment se fait-il qu'il ne soit pas arrivé? son absence commence à me paraître singulière.

PIERRE, *saluant niaisement.*

Pardon, monsieur le baron, mais, avec le respect que j'vous d'vons, ainsi qu'à toute la compagnie, si j'osions vous dire un p'tit mot. (*Pendant ceci, Poleska tire Pierre par son habit pour l'empêcher de parler.*)

DERWITZ.

Parle, mon garçon, parle.

PIERRE.

Eh ben, m'sieur le baron, j'vous dirons qu'not oncle Stanislas d'vait v'nir avec m'sieur le colonel; et, comme y n'sont arrivés ni l'un ni l'autre, ça m'frait penser que queu qu'ordre supérieur, relatif au service...

DERWITZ.

Il a corbleu raison... diable! c'est contrariant, tout est prêt pour la cérémonie. Ma foi, je vais envoyer quelqu'un au-devant de Rosinski jusqu'à trois quarts de lieue; et si au retour du courrier, on ne l'a pas trouvé, nous nous mettrons en marche vers le temple.

ALFRED.

Parfaitement raisonné, mon oncle, et je vais...

DERWITZ.

Où cela?

ALFRED.

Au château, donner des ordres,

DERWITZ.

Veux-tu bien me laisser tranquille... est-ce que cela te regarde?.. Comment, morbleu! tu as encore un quart d'heure à faire le garçon auprès de ta future, et tu n'en profites pas,.. allons, allons, c'est toujours du bon tems de pris... Comtesse,

je vous laisse ensemble, et je vais vous reprendre dans un instant. (*Il sort suivi de tout le monde.*)

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, ALFRED.

LA COMTESSE, *à part.*

Sa tristesse, qui paraît redoubler à mesure que notre union approche, n'est pas naturelle... il faut absolument que je lise dans son ame; (*haut*) Mon cher Alfred, au moment où nous allons être liés par le nœud le plus sacré, sera-t-il permis à mon amitié de vous adresser quelques questions qui nous intéressent tous deux.

ALFRED, *à part.*

Que veut-elle dire?

LA COMTESSE.

C'est en vain que vous voudriez le dissimuler, quelque sombre nuage obscurcit votre esprit... parlez-moi franchement, Alfred?

ALFRED.

Croyez, madame, que vous vous méprenez.

LA COMTESSE.

Ne mentez pas, monsieur; je suis femme, aucune émotion de l'ame ne m'échappe; et tenez, en ce moment, un soupir étouffé... Alfred, en m'épousant, croyez-vous donc que votre femme ne veut pas être votre première, votre véritable amie?.. je sais tout, Alfred, vous avez aimé.

ALFRED.

Eh! quoi, madame, vous sauriez...

LA COMTESSE.

Oui, le colonel a cru de sa délicatesse de m'instruire: mais si, lorsque je connus les détails d'une passion indigne de vous, je consentis à venger notre sexe en vous montrant d'une manière bien imparfaite sans doute, quelques-unes des vertus qui peuvent le distinguer.... croyez-vous donc, Alfred, que quelques souvenirs, retracés à votre cœur, puissent m'empêcher de vous montrer mon dévouement, au moment où il y aura quelque mérite à en avoir.

ALFRED.

Madame...

LA COMTESSE.

Le récit du colonel avait touché mon cœur, vos aimables qualités achevèrent de le captiver. Je vous voyais accablé de chagrins, quand l'avenir le plus brillant vous attendait; quel bonheur, me disais-je, de rendre le repos à une ame si malheureusement affectée! Mon rang, ma fortune, tout sera prodigué pour l'exécution de ce projet; seule sur la terre, libre d'un hymen qui n'avait pas été de mon choix, cette espérance de bonheur était trop séduisante pour ne pas m'y livrer tout entière; notre union me fut proposée... et le moment approche où ce rêve de mon cœur va devenir une réalité.

ALFRED, *à part.*

Et je penserais encore à l'indigne Eudoxie!

LA COMTESSE.

Il en est tems encore; dites-le moi, vous est-il possible d'oublier...

ALFRED.

Arrêtez, madame, et gardez-vous de prononcer un nom qui ne peut plus m'inspirer que du mépris..... Oui, long-tems un bandeau couvrit mes yeux; long-tems mon cœur, dévoré du besoin d'aimer, fut enchaîné par une femme perfide..... Ah! j'étais si heureux! Désolé, sans soutien, j'allais condamner à jamais toutes les femmes! quand le ciel, qui prenait pitié de ma douleur, et qui voulait m'épargner une injustice, vous offrit à ma vue. Vos vertus achevèrent ce que votre présence avait déjà commencé; mon cœur reprit une nouvelle existence, il ne connut plus qu'une seule personne au monde, et c'est à vos pieds... (*Il se jette à genoux.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, DERWITZ, *puis* PIERRE, POLESKA, PARENS, BOURGEOIS *et* MILITAIRES, PAYSANS, PAYSANNES, GARDES-CHASSES, VALETS DE DERWITZ *et* DE LA COMTESSE *en grande livrée*, JEUNES FILLES *vêtues en blanc.*

DERWITZ.

Bravo! c'est ça. Eh! bien, à la bonne heure?.. il n'y a rien de tel que de laisser les amans en tête-à-tête un moment avant le mariage... Comtesse, je vous félicite.

ALFRED.

Eh! bien, mon oncle, le colonel?..

DERWITZ.

Le courrier est de retour, et pas de Rosinski; ainsi, mon neveu, à l'église... aussi bien je suis sûr que Rosinski ne sera pas fâché de n'arriver que pour le repas. (*Toutes les autres personnes arrivent alors; Derwitz donnant la main à la comtesse*) Chère comtesse, c'est un beau jour pour moi que d'avoir en ces lieux à vous servir de père! (*Ils partent; les jeunes filles sont en tête, les paysans ont des bouquets, grande pompe; le cortége est prêt à sortir par la grille, lorsque Pierre paraît accourant.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PIERRE.

PIERRE.

Monsieur le baron, grande nouvelle, voici M. le colonel.

DERWITZ.

C'est fort heureux.

ALFRED.

Rosinski!... il ne manque plus rien à mon bonheur.

ROSINSKI, *les cheveux en désordre et couvert de poussière.*

Arrêtez, M. le baron; Alfred, il faut que je vous parle.

TOUS.

Que dit-il?

ROSINSKI, *amenant le baron et Alfred sur le devant de la scène.*

Alfred, il y va de votre bonheur.

DERWITZ, *voulant aller vers les paysans.*

Et c'est justement pour cela?

ROSINSKI *se mettant devant lui.*

Arrêtez, vous dis-je; suspendez un moment la cérémonie?

ALFRED.

Y penses-tu, Rosinski?... tout le monde est rassemblé... on n'attend plus que toi?

DERWITZ.

Il a raison, morbleu!.. allons, allons, marchons.

ROSINSKI. (*Nouveau mouvement.*)

Vous m'y forcez! eh bien! votre mariage ne peut se faire, je viens m'y opposer.

LA COMTESSE.

O ciel!

DERWITZ.

Comment, ne peut se faire?

ROSINSKI.

Tant que j'existerai, Alfred ne sera pas l'époux de la comtesse de Walmoden.

LA COMTESSE, *s'évanouissant.*

Grand Dieu! (*On s'empresse autour d'elle; grande agitation.*)

ALFRED, *courant à elle après avoir jeté un coup d'œil menaçant sur Rosinski.*

Comte, une pareille injure!..

DERWITZ.

C'est pousser l'audace un peu loin; conduisez la comtesse dans son appartement, où je vais l'accompagner. A mon retour, monsieur, je vous demanderai l'explication d'une telle conduite. (*Tout le monde se rapproche pour accompagner la comtesse; tristesse générale; on suit la comtesse, excepté Alfred, qui, après l'avoir suivie des yeux, s'avance précipitamment et commence la scène en serrant fortement la main à Rosinski.*)

SCÈNE VII.

ROSINSKI, ALFRED.

ALFRED.

Un mot, colonel; j'aime à croire que quelqu'événement terrible et inattendu a frappé votre esprit, au point de l'égarer un instant.

ROSINSKI.

Oui, Alfred, un événement terrible, inattendu, a frappé mon esprit; mais, loin de l'égarer, en déchirant le voile épais qui l'entourait, il vient au contraire de le rendre à la raison.

ALFRED.

A la raison!.. songez que c'est vous-même qui avez formé ce mariage, et que ce matin, en conduisant la comtesse à l'autel...

ROSINSKI.

Jamais; jamais!

ALFRED.

Que venez-vous donc faire ici?

ROSINSKI.

Mon devoir.

ALFRED.

Votre devoir est-il de porter en ces lieux le trouble et la douleur!

ROSINSKI, *lui serrant la main.*

Alfred!.. ne me condamnez qu'après m'avoir entendu.

ALFRED.

Rosinski, pourrais-je agir autrement... ou tu m'ouvriras ton cœur, tu me parleras franchement, tu n'hésiteras pas à me confier ce qui peut te porter à la démarche étrange que tu fais aujourd'hui.

ROSINSKI.

Je vous l'ai déjà dit, mon devoir.

ALFRED, *sévèrement.*

Ainsi donc, c'est de votre propre volonté que vous venez renverser votre ouvrage.

ROSINSKI.

Si j'en avais eu le tems et les moyens, j'aurais agi autrement; mais en arrivant trop tard, tout était terminé, et alors, j'en suis sûr, vous-même auriez versé des larmes de sang.

ALFRED.

Quel est donc ce mystère?.. quand je songe aux nombreuses marques d'attachement que vous n'avez cessé de me donner, je ne puis penser qu'en vous jouant avec moi de tout ce que l'amitié a de plus sacré, vous vouliez me prouver qu'au fond de votre ame la fausseté...

ROSINSKI, *avec indignation.*

La fausseté!.. Alfred!..

ALFRED.

Cessez donc de tenir mon esprit en suspens, expliquez-vous sur-le-champ... Au nom de notre ancienne amitié, je vous en conjure!

ROSINSKI.

Eh bien!.... (*à part*) Gustave et Eudoxie ne sont point ici, et je n'espère qu'en leur présence!

ALFRED.

Vous hésitez!... songez donc, puisqu'il faut vous parler un autre langage, qu'en vous conduisant ainsi publiquement avec une femme qui a droit à tous vos respects, vous me faites un outrage!... (*Rosinski garde le silence; élevant la voix.*) Parlez, je l'exige!

ROSINSKI.

Ce que j'ai cru devoir refuser à l'amitié, l'orgueil croit-il l'obtenir!

ALFRED.

Et vous-même, croyez-vous que je puisse recevoir une pareille offense, sans en demander la réparation?

ROSINSKI.

Alfred, quel que soit le sort qui m'est réservé, je ne m'expliquerai que quand il le faudra; jevous le répète, j'ai le droit de m'opposer à votre mariage; et si l'on voulait passer outre...

ALFRED.

C'en est assez!... soyez ici dans une heure, je vous laisse le choix des armes.

ROSINSKI.

Dans une heure, ici, soit.

ALFRED.

Silence! voici mon oncle.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, DERWITZ.

ALFRED, *avec empressement.*

La comtesse?..

DERWITZ.

Se trouve un peu mieux, mais elle est accablée de douleur; (*à Rosinski*) et c'est à vous, monsieur, qu'elle la doit... mais il est tems enfin, répondez, car mon grand âge et les vertus dont j'ai toujours fait profession, me donnent le droit d'interroger un homme qui, depuis qu'il existe, ne s'est distingué dans la société que par ses excès.

ALFRED.

Mon oncle!....

ROSINSKI.

Laissez parler monsieur le baron, Alfred; je suis disposé à tout entendre..... (*à part*) je l'ai trop mérité.

DERVITZ.

Et quand vous ne seriez pas d'humeur à m'écouter, croyez-vous pouvoir m'empêcher de vous demander raison de vos affreux procédés? croyez-vous pouvoir arrêter les justes reproches que mérite un gentilhomme assez indigne de sa naissance pour ne point respecter une femme estimable? Long-tems j'ai cru que les rapports qu'on me faisait de vos audacieuses entreprises étaient des mensonges inventés par la calomnie; mais une funeste expérience me prouve, hélas! aujourd'hui qu'on ne m'avait pas trompé.

ALFRED, *à part.*

Je ne reconnais plus Rosinski.

DERWITZ, *en colère.*

Répondez donc enfin, monsieur!

ALFRED.

Calmez-vous, mon oncle, je viens de parler au colonel, il ne s'est pas encore expliqué, mais bientôt j'en aurai toute la satisfaction désirable.

DERWITZ.

Je viendrai donc la chercher avec toi; adieu, monsieur.

ALFRED, *bas à Rosinski.*

Songez que je suis ici dans une heure. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

ROSINSKI, *seul.*

Ainsi donc les erreurs de ma jeunesse m'auront conduit à me battre contre mon meilleur ami. C'est pour n'avoir d'abord jugé les femmes que sous les apparences de la coquetterie et de la frivolité, que je me suis joué si long-tems d'un sexe qui a tant de droits à nos hommages et à nos respects. C'est donc ainsi que j'ai détruit le repos de l'infortunée Eudoxie : c'est la suite de mes funestes intrigues qui a égaré sa raison, et c'est quand je brûle de réparer tant de fautes, que je me vois exposé à percer le sein de celui que j'ai si cruellement offensé..... mais qui pourrait m'arrêter! il s'agit de rendre un père à Gustave, de légitimer sa naissance, en unissant Eudoxie à son amant. J'ai juré de tout sacrifier pour faire le bonheur de l'enfant que la Providence me confiait; aucune considération ne me fera manquer à mon serment. J'entends du bruit.

SCÈNE X.

ROSINSKI, STANISLAS; *il sort mystérieusement du pavillon, et a l'air de chercher quelqu'un.*

ROSINSKI.

Ah! c'est toi, Stanislas?.... j'avais besoin de te voir. Où est Eudoxie, Gustave?

STANISLAS.

Selon vos ordres, je les ai fait entrer dans le pavillon, par la petite porte qui donne sur la campagne; personne ne les a vus.

ROSINSKI, *plongé dans la réflexion, et ayant l'air occupé d'un projet.*

C'est bon. Dans quel état se trouve maintenant Eudoxie?

STANISLAS.

Le retour de son enfant lui a rendu tout-à-fait la raison.

ROSINSKI.

Parle-t-elle d'Alfred?

STANISLAS.

Elle désire et craint également de revoir son époux. Faut-il maintenant aller au château?

ROSINSKI.

Non !

STANISLAS, *le regardant avec inquiétude.*

Quelle sombre agitation..... mon colonel, qu'avez-vous ?

ROSINSKI.

Ce que j'ai...... ce que j'ai..... je vais me battre.

STANISLAS, *étonné.*

Avec qui?

ROSINSKI.

Avec Alfred.

STANISLAS, *vivement.*

Triple boulet! avec monsieur Alfred !

ROSINSKI.

Oui, tu sais combien je l'ai offensé.

STANISLAS.

Hélas ! que trop.

ROSINSKI.

Eh bien ! mon ami, réponds, réponds-moi avec franchise; nous devons nous battre au pistolet, à ma place que ferais-tu?

STANISLAS, *d'une voix sombre.*

J'essuyerais le feu du lieutenant-colonel; tous vos torts seraient effacés, et votre honneur serait vengé.

ROSINSKI, *lui saisissant la main.*

Mon vieux Stanislas, j'avais déjà eu cette pensée.

STANISLAS, *s'essuyant une larme.*

Bien, bien, mon colonel, pourvu seulement qu'il ne vous tue pas.

ROSINSKI.

(*Il ouvre sa sabretache, en tire du papier, et écrit avec son crayon.*)
Tu seras mon témoin. Tiens, si je meurs, voilà un papier pour Alfred : tu le lui feras remettre par Gustave.....

STANISLAS, *prenant le papier.*

Oui, mon colonel.

ROSINSKI.

Le moment approche... va charger mes armes... (*Il regarde.*) j'aperçois la comtesse; (*Stanislas sort par la grille.*) L'affreuse nécessité où je suis de l'affliger m'ôte la force de soutenir ses regards.

SCÈNE XI.

ROSINSKI, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Arrêtez, monsieur de Rosinski.

ROSINSKI.

Madame...

LA COMTESSE.

Je conçois que ma présence doit vous embarrasser : je conçois que vous n'osiez pas lever les yeux sur une femme que vous accablez si indignement. Je suis bien aise de vous convaincre que le motif qui vous fait agir ainsi, n'est pas tellement caché dans le fond de votre cœur, que je ne puisse l'y aller chercher, pour le montrer au monde qui ne vous connaît pas encore tout entier.

ROSINSKI.

Que voulez-vous dire, madame ?

LA COMTESSE.

Oui, je devine maintenant toute la perfidie de votre ame ; jadis vous avez aspiré à ma main que votre réputation devait vous faire refuser. Insensée que j'étais d'avoir pu croire un moment à votre conversion ! votre orgueil n'a pu supporter un tel outrage ; mais votre vengeance ne devait pas être ordinaire, et vous avez attendu, pour lever le masque, l'instant où le coup que vous deviez me porter ferait une blessure plus profonde.

ROSINSKI.

Que dites-vous, madame la comtesse ?

LA COMTESSE.

Colonel, vous ne pouvez plus me tromper (*Elle va pour sortir ; Rosinski la retient.*)

ROSINSKI.

Madame, écoutez-moi..... j'eus des torts, bien grands sans doute, envers votre sexe ; je les reconnais, je m'en accuse ; vous m'accablez du poids de votre indignation, et cependant de toutes les femmes, vous êtes la seule qui n'ayez aucun droit de me faire des reproches.

LA COMTESSE.

Qu'osez-vous dire, monsieur ? Lorsqu'à l'instant même.....

ROSINSKI.

Faites-moi la grâce de m'entendre ; Alfred est mon meilleur ami ; son bonheur fut toujours le plus cher de mes désirs, et tels étaient les sentimens d'admiration et de respect que vous m'aviez inspirés, que je ne crus pas pouvoir mieux assurer sa félicité qu'en l'unissant à vous. Ce mariage fut arrêté, il allait être célébré, lorsqu'une barrière insurmontable est venue s'élever entre vous.

LA COMTESSE, *avec douleur.*

Insurmontable !...

ROSINSKI.

Oui, madame, et jugez si ma confiance, si mon estime pour vous sont grandes, puisque je ne balance pas un seul instant à faire connaître cet obstacle à la délicatesse comme à la justice de votre cœur.

LA COMTESSE.

Parlez.

ROSINSKI.

Cette jeune fille qui adorait Alfred, et dont j'eus l'art de le détacher.....

LA COMTESSE.

Eh bien!

ROSINSKI.

Elle était vertueuse; je ne la connaissais pas... je la calomniai auprès d'Alfred; et, dans ma coupable légèreté, j'employai tout pour la perdre; elle était mère, sa raison s'égara, son enfant disparut, et cet enfant, dont l'existence devait avoir tant d'influence sur la mienne... est Gustave!

LA COMTESSE.

Que me dites-vous?

ROSINSKI.

Tous deux, victimes de mon inconséquence, doivent s'attendre de ma part à la réparation la plus éclatante. Je les ai amenés; ils sont là, dans ce pavillon: Eudoxie, son fils dans ses bras, vient réclamer des droits qu'Alfred lui avait assurés, et qu'un hymen formé par moi allait détruire. Jugez-moi, madame; en revenant à la vertu, j'ai dû me déclarer le défenseur d'une femme injustement opprimée. Il me fallait briser votre cœur, il est vrai; mais maintenant que vous connaissez la vérité, répondez; pouvez-vous me condamner encore?

LA COMTESSE.

Et j'ai pu le blâmer un instant!.. mon cher comte... Eudoxie est, dites-vous, en ces lieux?.. conduisez-moi vers elle...

ROSINSKI.

Que voulez-vous faire?..

LA COMTESSE.

Vous..... allez chercher Alfred.

ROSINSKI.

Cela est inutile; il va revenir. (*à part*) Comment lui cacher... Ciel! Stanislas!

SCÈNE XII.

ROSINSKI, LA COMTESSE, STANISLAS *portant les pistolets. Le colonel lui fait signe que la comtesse est là. Stanislas met les armes sous sa pelisse.*

LA COMTESSE, *à part.*

Tous mes projets sont évanouis.... un autre!.. Soyons généreuse jusqu'au bout.

ROSINSKI, *à part.*

Que va-t-elle faire?

LA COMTESSE.

Adieu ! comte ; je vais voir la malheureuse Eudoxie. (*Elle se dirige vers le pavillon, le colonel se jette sur ses mains et les baise ; elle entre dans le pavillon au grand étonnement de Stanislas.*

SCÈNE XIII.

ROSINSKI, STANISLAS.

STANISLAS.

Monsieur de Rosinski, madame la comtesse se dirige de ce côté, que va-t-elle donc faire ?

ROSINSKI, *préoccupé.*

Tu le sauras plus tard.

STANISLAS.

Mon colonel, vous n'êtes pas venu ici uniquement pour vous battre ?

ROSINSKI.

Me battre !... il a raison, je dois me battre, et c'est ici .... près de sa femme, près de la comtesse... Cours chez Alfred, pour changer le lieu du rendez-vous... il n'est plus tems ; c'est lui-même.

SCÈNE XIV.

ROSINSKI, ALFRED, STANISLAS.

ALFRED.

Je suis bien aise de vous trouver aussi exact au rendez-vous. (*apercevant Stanislas*) Je n'ai pas de témoin.

ROSINSKI.

La loyauté du brave Stanislas vous est connue, et sa présence peut être nécessaire.

ALFRED.

Rosinski, allons..... (*Profond silence.*)

ROSINSKI, *à Stanislas.*

Les pistolets.

STANISLAS.

Les voici, mon colonel. (*Il les montre.*)

ROSINSKI, *à Alfred.*

Choisissez. (*Alfred en prend un, et fait quelques pas en arrière.*) Un mot encore..... avant l'événement, il faut songer à tout..... c'est vous que j'ai choisi pour exécuter mes dernières volontés.

ALFRED.

Moi.....

ROSINSKI.

Me refuseriez-vous ?...

ALFRED.

Mais enfin, le sort ne doit peut être pas....

STANISLAS, *avec fermeté.*

Un militaire doit s'attendre à tout lorsqu'il va au feu.

ROSINSKI.

Je vous ai légué ce que j'ai de plus cher dans le monde ; vous ne me refuserez pas, je l'espère?

ALFRED.

Parlez, monsieur.

ROSINSKI, *ému.*

Vous connaissez la tendresse qui m'attache à Gustave ; long-tems encore il aura besoin d'appui ; si je meurs, puis-je mieux me faire remplacer près de lui que par vous ; je vous conjure de lui servir de père.

ALFRED.

Je vous le promets.

STANISLAS, *entre ses dents.*

Bien ! (*Il essuie ses yeux.*) Braves gens ! braves gens !

ROSINSKI.

Je suis tranquille maintenant : colonel Radziwil, prenez vos distances?

STANISLAS, *à Alfred.*

Colonel Radziwil, vous êtes l'offensé, c'est à vous de tirer le premier. (*Alfred ajuste Rosinski ; Stanislas frappe dans sa main ; il est prêt de frapper le troisième coup, lorsque Gustave paraît.*)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, GUSTAVE.

GUSTAVE, *courant se jeter dans les bras de Rosinski.*

Mon bon ami ! mon bon ami !

STANISLAS, *vivement à Alfred.*

Arrêtez !.... cet enfant.....

GUSTAVE.

Te voilà, il y a long-tems que je te cherche !

ROSINSKI.

Stanislas ! enlève-le de mes bras, sa présence m'ôterait tout mon courage.

GUSTAVE.

Maman ! maman ! Gustave ! Gustave !... (*Elle paraît.*)

ALFRED.

Quelle est cette voix !...

EUDOXIE.

Alfred.